

Camp de Rivesaltes février-mars 1941 – juillet-août 1942 !

« *Il te faut transmettre, il te faut témoigner...* » me dit-on. Combien de fois n'ai-je pas essayé de coucher sur la page blanche la catastrophe (la Shoah) qui a bouleversé toute ma vie, toutes nos vies... Ce qui au plus profond de moi-même m'habite, ne me lâche plus et refait surface à tout moment, soudainement et inattendu. On dit « *il faut oublier c'est du passé...* » Non, on ne peut pas et on ne doit jamais oublier ce qui s'est passé!

Mon enfance jusqu'au mois de mai 1940 fut douce, avec des parents aimants et soucieux du bien-être de ma sœur Helen et de moi, Paula. Bien sûr, nous sentions la tension des événements mondiaux sans en comprendre l'horreur...

Ainsi, ma mère Rywka-Régine Rotkopf-Propper a été internée au camp de Rivesaltes depuis mars 1941 jusqu'août 1942! Ma sœur Helen, âgée de douze ans y est restée plus de 9 mois et moi-même, Paulina, âgée de huit ans, plus de trois mois. Dans ma mémoire ces quelques mois m'ont semblé très longs... En mai 1940, nous avons quitté en hâte notre domicile à Berchem-Anvers en Belgique et pris le dernier train vers la France et avons atterri à Luchon-les-Bains, petite ville balnéaire. Voyage très chaotique et long, et nous avons subi les bombardements qui ont touché des wagons du train..... Dans l'un des wagons se trouvait un groupe de nonettes qui m'avaient fort impressionnée par leurs longues robes noires et leurs coiffes blanches. Ce wagon fut touché par des bombardements. Souvent le train s'arrêtait et nous devions nous précipiter dehors et sauter dans les fossés. Je me souviens avoir vu des avions en pleine bataille, en flammes dans le ciel, fascinée j'oubliais de sauter....

Mon père, Fajwel-Félix Rotkopf (Rothkoff), ma mère, ma sœur et moi sommes restés quelques mois à Luchon dans une maison dont nous avons loué le premier étage et la propriétaire habitait au rez-de-chaussée, entourée de plusieurs chats...

Notre but était de passer la frontière espagnole et ensuite, trouver le moyen de partir pour les USA, où deux frères de ma mère résidaient depuis 1911! Malheureusement la frontière se ferma rapidement... Et mon père qui participa, parmi d'autres partisans, à se battre contre l'ennemi dans les forêts environnantes, revint avec des éclats d'obus dans les yeux. Maman l'emmena à l'hôpital "Hôtel Dieu" à Toulouse pour le faire soigner. Tout cela nous retarda...

Une liste avec les noms des réfugiés affichée sur un mur nous obligea à nous mettre sous la "soi-disant" protection de la Croix Rouge belge. Nous nous retrouvâmes dans un grand dortoir. Après quelques jours nous fûmes dirigés vers le camp de Récébédou. Plus tard, les hommes valides furent emmenés vers un camp de travail près de Pau. Nous les enfants, n'avons pas eu le temps d'embrasser notre père ni de lui dire au revoir... Cela s'est passé tôt à l'aube et à grande vitesse...

J'en garde encore le chagrin... Le même jour ou le lendemain, on obligea les réfugiés juifs à monter dans des camions. Les gardiens français vociféraient et nous poussaient afin que nous avancions plus vite. Nous avions chacune des valises, une ou plus s'ouvrirent... Je n'oublierai jamais cette image: la dispersion du linge, des nappes etc... Il nous fut défendu de les ramasser... Le désespoir de ma mère, notre angoisse et plus... Arrivées au camp de Rivesaltes, les gardiens français nous ont mis à l'îlot B ou J. Ma mère se précipita dans le bâtiment-baraque que l'on nous a indiqué. Elle voulait avoir des couchettes près de la porte, afin, disait-elle, de mieux respirer... Les couches étaient superposées sur 3 niveaux avec de la paille et de légères couvertures grises. Trop de femmes et enfants devaient partager la baraque. Puis, il y eût des rats et autre vermine. Il y aurait encore tant à raconter... Je me souviens avoir eu très faim, recevoir de temps à autre un biscuit très dur que je suçais très longtemps, en attendant la soupe... Cette soupe était servie dans une grande marmite, plus de liquide que de légumes, navets, rutabagas, etc. La nausée me monte encore à la gorge... Les fils barbelés électrifiés et d'autres non, nous séparaient des autres îlots. Je n'avais que 8 ans et étais assez petite pour me faufiler sous le fil barbelé et rejoindre l'îlot des espagnols et des tziganes. Ils allumaient des feux de bois, chantaient et dansaient sur des airs populaires. Je me souviens encore de quelques mélodies et avec eux, j'oubliais l'endroit où nous nous trouvions... Je me souviens aussi des latrines, éloignées de notre baraque, sans portes, un trou; ma mère tenait un vêtement pour me cacher à la vue d'autres personnes... Pour se laver, il nous fallait aussi marcher, j'avais l'impression que c'était très loin. Il n'y avait pas d'eau potable, me semble-t-il, car nous buvions du mauvais vin de Rivesaltes. Ma mère a travaillé dans le bâtiment-baraque cuisine. Elle me disait de venir de temps à autre la voir pour me moucher. Elle en profitait pour mettre dans le mouchoir un morceau de carotte ou autre légume et me disait d'être prudente.

Je ne courais pas avec les autres enfants, j'aimais mieux rester seule. J'essayais de trouver dans la terre des oignons sauvages, quelque chose à grignoter... Un jour, un gardien me toucha l'épaule: *que cherches-tu petite fille?* Je lui dis, le regardant dans les yeux : *j'ai faim et je cherche quelque chose à manger. Attends ici, ne bouge pas, je reviens de suite.* Et en effet, à ma grande surprise, il revint avec un pain tout rond. *Cache-le sous ta robe et mets-le en sûreté dans ta baraque.* Le soir, maman revenant de la cuisine écouta ce qui m'était arrivé. *Nous le mangerons plus tard, on ne sait jamais il pourrait être empoisonné. Attendons que les rats ou souris en mangent...* Ainsi fût fait et nous l'avons mangé, comme quoi il y a heureusement parmi des gardiens violents et haineux, quand même aussi la bonté ! Puis, je me suis retrouvée, alitée dans la baraque infirmerie pour enfants... Je souffrais d'un ventre gonflé et des jambes affaiblies. Les vitres de la baraque étaient peintes en bleu, je crois. De toute façon, nous ne pouvions pas regarder dehors, les besoins se faisaient dans un seau et les plus gros besoins de préférence dehors et ce à la nuit tombée. C'est ainsi que je n'ai vu ma mère qu'à la nuit tombée, elle frappait sur toutes les vitres et m'appelait, afin que j'ouvre et qu'elle puisse me peigner et enlever les poux.... Un soir, elle m'apporta un pot de marmelade que je cachais sous mon coussin... Le lendemain, une infirmière qui se nommait Pauline, trouva le pot et me sermonna. *D'où as-tu ce pot?* Je lui dit que ma mère me l'avait apporté. Pleine de méchanceté elle me

gronda et me dit que ma mère voulait m'empoisonner et pris le pot de marmelade. Heureusement, il y avait un médecin espagnol, grand de taille et fort, qui me consola! Je me souviens qu'au début de notre internement, ma mère, ma sœur et d'autres personnes pouvaient se rendre au village de Rivesaltes pour y acheter de la nourriture, etc. Elles devaient longer les rails des trains et, bien sûr, étaient surveillées par des gardiens français... Lorsqu'elles revenaient, des gardiens du camp les fouillaient et prenaient presque tous leurs achats! Ma mère et ma sœur en cachaient dans leurs sous-vêtements, etc. Moi, je restais seule à les attendre. J'étais trop petite et vite mal en point, vu les conditions alimentaires, etc. Ma mère conseilla à ma sœur de prendre la fuite en longeant les rails jusqu'à la gare. Et une fois là, de se mettre sous la protection de la Croix Rouge ou des nonnes, si elle en voyait. Ce qu'elle fit par trois fois... Deux fois elle fut rattrapée... Ma mère et moi, nous fûmes obligées de rester devant la baraque et d'entendre les cris et les pleurs de ma sœur maltraitée par les gardien(ne)s français... Je ne l'oublierai jamais... Les enfants jusqu'à l'âge de 6 ans avaient le droit à un peu de lait. Il fallait faire la queue devant la baraque de distribution. Ma mère qui m'avait appris qu'on ne ment pas, m'expliqua qu'en temps de guerre, il fallait parfois le faire... Si l'on te demande ton âge, tu dis que tu as 6 ans. Je le fis pour ma sœur qui aimait tant le lait, tandis que moi je n'en raffolais pas. Un jour, une gardienne me regarda et dit: *toi, tu as plus de 6 ans!* Ma mère et moi, nous avons pris nos jambes à notre cou. Mais je n'arrivais pas à courir assez vite. On nous rattrapa et ma mère fut enfermée dans une baraque-prison. Nous voilà seules, ma sœur et moi ! Et lorsque ce fut le tour de ma mère d'aller chercher la grande marmite de soupe, ma sœur et moi, plus une autre personne furent désignées. J'en garde un souvenir angoissant... car petite comme j'étais, la marmite me semblait énorme et trop lourde pour mes petits bras.

Je me souviens qu'un jour comme d'habitude, j'errais seule dans l'îlot, lorsque tout à coup la tramontane (vent violent) me souleva et je me retrouvais dans un autre îlot. Pleurant à chaudes larmes, ne sachant plus où j'étais et encore étonnée de ce qui m'était arrivée... Cette sensation d'envol me reste dans la mémoire, et bien sûr, je parvenais à revenir dans l'îlot B ou J.

Je me souviens qu'étant alitée dans la baraque-infirmerie, j'entendis une conversation entre un médecin et une infirmière: il m'avait semblé entendre dire que l'on pourrait expérimenter des nouveaux soins sur les enfants... Dès que je vis ma mère je lui en fis part... Ainsi grâce à elle et à la Croix Rouge suisse et à l'OSE, un jour du mois de mai-juin, on vint me chercher et je devais monter dans un autobus bondé de réfugiés. Quelques enfants espagnols et juifs (je pense) furent priés de se glisser sous les banquettes. L'au revoir de ma mère et de ma sœur fut si poignant... Je me souviens de ma mère dont les cheveux avaient complètement blanchis, son sourire à travers ses larmes et les cerises rouges en couple qu'elle parvint à me glisser et que je mis à mes oreilles. Chaque fois que je vois des cerises, cet instant resurgit. Ma mère, en pleurs et sourires à la fois, me faisait des signes de la main... Ce fut la dernière image gravée dans ma mémoire, que j'ai gardé d'elle. Et encore aujourd'hui à l'âge de 82 ans, j'en pleure encore...! Probablement ma sœur était présente, mais je ne m'en souviens que vaguement. Lorsque l'autocar se mit en marche, les personnes assises au-dessus de moi buvaient du vin et des gouttes rouges me coulaient dessus... Prise

d'une grande frayeur, je tremblais pensant que c'était du sang.... Nous arrivâmes dans la montagne au-dessus de Grenoble où les enfants furent recueillis dans un hôtel désaffecté. Le premier repas nous rendit malades, trop de spaghettis... De là, nous sommes partis pour la colonie d'enfants français sous-alimentés, qui venaient se refaire une santé pour une durée de trois mois, à Saint-Cergues-Les-Voirons : "Les feux follets". Là, j'ai souffert des suites de malnutrition : paralysie des jambes, des furoncles plein les fesses, la gale du pain qui provoquait des démangeaisons entre les doigts des mains, sans oublier les poux dont l'impétigo couvrait le cuir chevelu, un grand mal-être...

Ma sœur m'y rejoignit beaucoup plus tard. De là, en 1943, ma sœur et d'autres jeunes furent emmenés au Chambon-sur-Lignon, sous l'auspice de la Croix Rouge suisse et l'OSE, dans la maison "Faïdoli", accompagné par un de nos éducateurs, Yves Camicas, car dans le village de Saint Cergues, un homme avait dénoncé la présence d'enfants juifs cachés... Je la rejoignis plus tard en 1944, dans la maison "l'Abri". Je me souviens aussi qu'en 1942, grâce à la directrice Germaine Hommel et l'éducatrice Renée Farny et la Croix Rouge suisse, j'eus le droit d'avoir des parrains de Genève. Nous nous écrivions, et un jour ils me demandèrent ce que je désirais. Naturellement je leur demandai de faire sortir ma mère du camp de Rivesaltes. Je reçus une lettre comme quoi ils avaient envoyé une grosse somme d'argent afin de la libérer... Après enquête, soi-disant l'argent était arrivé trop tard et ma mère déjà déportée vers Drancy et de là vers Auschwitz. Elle passa par la chambre à gaz en août 1942 et mon père subit le même sort en septembre 1942. Il y aurait encore beaucoup à dire sur toutes ces horribles années....

Encore ceci: lorsque j'étais à Saint-Cergues, ma mère nous envoyait régulièrement des lettres du camp de Rivesaltes. Elle nous suppliait de dénoncer les mauvais traitements que devaient subir les internés. Ses lettres étaient censurées, mais la directrice Germaine Hommel et l'éducatrice Renée Farny arrivaient à les déchiffrer. Je les gardais précieusement dans l'armoire, où j'avais une case pour mettre mes sous-vêtements... Suite à la dénonciation, je ne les trouvais plus et s'ensuivit une forte crise de nerfs. On eut beau m'expliquer qu'il était dangereux de les garder... Pendant toute une période je fus envoyée à la colonie d'enfants de Cruseille, pour m'y calmer...

Souvent je pense à toutes ces lettres et j'espère encore toujours qu'un jour ou l'autre, elles réapparaîtront !!! Cette période de ma vie m'accompagne incessamment. Lorsque l'on me dit que le passé, il nous faut l'oublier, ... c'est impossible...!

Paulina-Paula-Perele-Pnina Rotkopf-Propper (Rothkoff).

Le 11 novembre 2015 (5776).

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com